

- Tu te sens mieux ?
- Il me semble. Mon mal de tête a disparu. Vous croyez que c'est lié ?
- Peut-être. On dit que la confession soulage l'âme. Mais je ne sais pas si elle guérit les maux de tête.
- Et maintenant, je suis censé dire que je regrette ?
- Le fait que tu aies avoué implique une certaine part de regrets.
- Ça suffit ?
- C'est à toi de voir, Carl. Bien entendu, ce que tu as fait ne peut être effacé.
- Je sais. Ils sont morts. Disparus. Je ne peux pas les faire revenir. Mais... le péché peut-il s'effacer ?

– Je suis incapable de te le dire. Je ne suis pas prêtre.

– Mais je me suis confessé à vous.

– Certes, mais je ne peux pas te donner l'absolution.

Un silence.

– Et la police va venir ?

– Elle attend derrière la porte.

Trent éteignit le magnétophone et se renversa sur sa chaise en se massant le front au-dessus des sourcils. Il entendait encore, dans le silence du bureau, la voix de Carl Seaton, toute ruse abolie, pleine de contrition et de repentance. Trent était resté assis face à lui quatre heures durant dans le petit bureau encombré, sous la lumière crue de l'ampoule 100 watts qui pendait au plafond. Le feu roulant des questions et réponses, les échappatoires, les rationalisations, l'admission hypothétique des faits (à ne pas confondre avec un aveu) et, pour finir, l'aveu lui-même.

La touche magique de Trent à l'œuvre, comme l'avait proclamé un titre de journal. Mais Trent n'éprouvait en ce moment aucune sensation de magie, aucun frisson de triomphe. Trop de confessions ? Comme celle de Carl Seaton ? Ayant amené

Carl à avouer (cette vieille magie de Trent qui vous ensorcelait), il avait dû écouter le récit du meurtre délibéré et commis de sang-froid de trois personnes. Les victimes étaient une femme de trente-cinq ans, son mari de trente-sept ans et leur fils de dix ans (dont Carl ignorait l'âge lors du crime).

Six mois plus tôt, dans la blancheur laiteuse d'une aube hivernale, Carl Seaton s'était introduit dans le modeste pavillon de deux étages habité par Aaron et Muriel Stone pour y voler la petite collection d'armes à feu entreposée dans leur cave. Il avait admis qu'il ne connaissait rien aux armes à feu, à part le plaisir de les manier et le sentiment de puissance qu'elles lui procuraient.

Carl Seaton avait brisé une lucarne de la cave sans s'inquiéter du bruit qu'il faisait parce qu'il avait appris que la famille était partie en vacances et qu'il n'y avait aucun système d'alarme dans la maison.

Il fut déçu de découvrir que la prétendue collection se réduisait à trois petits revolvers. Il fut surpris de constater que ces revolvers étaient chargés. Il avait alors décidé de fouiller la maison. Il pensait y trouver quelques objets de valeur, bien qu'il ne connut rien à la revente d'objets volés. Il

avait entendu du bruit au second étage et monté l'escalier à pas de loup. Ses espadrilles n'éveillaient aucun écho sur la moquette du vestibule. Il était entré dans une chambre où il fut tout étonné de voir un homme et une femme endormis dans un lit. La femme couchée en chien de fusil, la chemise de nuit légèrement retroussée, des cils magnifiques, épais et recourbés. L'homme à plat sur le dos, la bouche ouverte, ronflant doucement. Carl avait senti le revolver dans sa main et prit soudain conscience du pouvoir qu'il détenait. C'était comme s'il avait été Dieu. En baissant les yeux sur eux, tellement sans défense, tellement impuissants, il s'était rendu compte qu'il pouvait en faire ce qu'il voulait. Ils étaient à sa merci. Il s'était demandé de quoi la femme aurait l'air sans sa chemise de nuit bleue. Il n'avait jamais vu une femme complètement nue, sauf dans des magazines, des films et des vidéos. Mais ça le barrait bien trop de penser à ça maintenant. Il ne voulait pas gâcher la délicieuse sensation qu'il éprouvait rien qu'à se tenir ici avec les pleins pouvoirs. Il avait levé son arme et abattu le couple. L'homme d'abord. La balle avait explosé à travers la mince couverture, faisant voler dans l'air comme des

gouttes de pluie de petits lambeaux de tissu vert. Le coup de feu n'avait pas été aussi bruyant qu'il l'escomptait. Comme la femme se redressait d'un bond, le regard vacillant, il lui avait tiré dans la bouche, ébahi par le jet de sang et la façon dont ce regard était devenu fixe, comme glacé de stupeur. Il avait alors été secoué tout entier par un violent éternuement tandis que l'odeur de la poudre emplissait l'air.

Il s'était demandé s'il y avait dans la maison quelqu'un d'autre qui aurait pu entendre les coups de feu. Il était passé dans le couloir, avait ouvert une porte tout au fond, vu un garçon endormi dans un lit qui avait presque l'air d'un bateau. Ses cheveux coupés à la chien bouclaient sur son front. Le garçon avait battu des paupières. Carl s'était demandé s'il devait l'abattre. Il avait conclu qu'être abattu vaudrait mieux pour le garçon. Quelle chose terrible de découvrir à son réveil que sa mère et son père étaient morts. Assassins ! Carl avait tué le garçon par sollicitude, en hochant la tête, en se sentant bon et généreux de le faire.

Carl avait confessé les meurtres avec une sorte d'empressement, heureux de fournir les détails